Le Sahel de mes vingt ans

Comme chaque été, nous republions une sélection de chroniques parues au cours des dernières années. Replongez-vous dans les souvenirs d'une randonnée au Sahel, au temps où la bourgeoisie étatisée n'avait pas encore «occupé» de si beaux rivages…

Le Sahel, c'était, juste aux portes de la capitale, les verdoyantes prairies de Chéraga, après le Golfe et le dernier tournant qui donnait sur les collines de Béni Messous, balayées par le souffle froid de l'Atlas blidéen. Depuis les hauteurs d'Alger, il n'y avait que cette petite route pour se rendre à la côte Ouest. Un filet de goudron coulant au milieu des champs gorgés d'eau, tantôt sentant bon les fleurs et le maraîchage, tantôt plantés d'arbres fruitiers aux récoltes prometteuses. Il n'y avait pas d'autoroute, juste ce serpent décoloré qui passait, sans trop s'attarder, devant l'Auberge du Moulin, le Souk-El Fellah, l'usine Sonipec et le domaine Bouchaoui où l'on produisait du vin, du whisky algérien (le fameux Duncan's) et d'excellents jus de raisin.

Bouchaoui, une blessure qui ne guérira jamais et qui interpelle tous les patriotes non encore corrompus par les différents «Destruktors» qui se sont succédé au fil des décennies pour chaparder les meilleures terres du pays. En ce 1er Novembre, qu'il est triste de voir ce grand domaine de l'agriculture socialiste tomber entre les mains des nouveaux nababs, ces anciens pauvres, enrichis par le système. Plus bas, leurs copains ont dressé des murailles pour nous empêcher d'aller barboter dans l'eau de Club-des-Pins et de Moretti. Les colons ne l'ont pas fait ! Mais heureusement que nous avons eu la chance d'emmener nos enfants là-bas, du temps où personne ne pouvait barrer la route de quelque endroit que ce soit, au peuple. Les premiers plongeons de mes quatre gosses ont eu lieu au milieu des vagues agitées de cette grande plage… Personne ne venait nous demander de quitter les lieux.

Le Sahel, c'était aussi Staouéli et Zéralda, deux perles blanches fardées du rouge de leurs toitures, sommeillant flegmatiquement dans un écrin de verdure. On arrivait en plein centre-ville de Staouéli et la première impression qui se dégageait des lieux était ce silence imposant, à peine rompu par l'appel du muezzin qui émanait de la mosquée mitoyenne. Des arbres strictement alignés et taillés par des mains expertes, émanait le chant d'une multitude d'oiseaux qui emplissaient l'air de leurs babillages bourdonnants. Le cinéma n'était pas bien loin, juste à côté des deux cafés aux terrasses baignées de soleil. Toute l'industrie actuelle de la bouffe n'existait pas. Pour bien manger, il fallait quitter la route que nous empruntions depuis Alger pour prendre la perpendiculaire allant à Sidi Fredj. On pouvait aussi rebrousser chemin, par la route côtière, pour aller Chez le Sauveur, à La Madrague, le must de la gastronomie, sans le faste et le snobisme qui vont avec. Dans la simplicité et la convivialité, on était servis comme des rois. Et si le poisson était le maître des lieux, c'est certainement à la crevette royale que revenait le titre de Reine de ce restaurant fréquenté par le Tout-Alger. Avec nos petits salaires, nous pouvions nous payer le meilleur menu et le sourire du patron en prime.

Ah, années d'insouciance et de sérénité ! Pas de voiture, le portefeuille bien maigre, nous y allions pour des soirées magnifiques qui se prolongeaient à Dar Essalam où Ammi Salah Soufi nous invitait souvent à partager sa table. Retour à Staouéli pour reprendre la route de Zéralda, petite fleur multicolore des champs… Zéralda, c'était le souffle de la mer sur les prés riants, un mariage unique de terre et d'océan. J'y allais souvent et même très souvent. Pour rencontrer celui qui fut mon ami durant de longues années : Rachid, l'animateur du coin. Victime d'un accident de moto qui le cloua dans un fauteuil roulant, Rachid ne m'a jamais donné l'impression d'être ce que l'on appelle un «handicapé» et je n'ai jamais pu le voir comme tel. Il débordait d'intelligence et d'enthousiasme. C'était le maître des soirées estivales et tout le monde le connaissait et l'appelait par son prénom. J'ai en mémoire le jour où il avait obtenu, enfin, un logement. Il était comblé de joie en voyant que l'on avait aménagé une rampe pour lui permettre de circuler librement avec son fauteuil roulant. Pardon, frère Rachid, de ne pas avoir repris contact avec toi depuis longtemps. Nous nous trouvons des excuses pour justifier cette sécheresse des cœurs et cette paresse qui nous empêchent de donner à l'amitié le souffle et la pérennité sans lesquels la fidélité est un mot creux !

Le Mazafran n'avait pas encore les couleurs de la sordidité et coulait tranquillement, sous l'ancien pont étroit qui menait vers l'autre rive, vers Douaouda et ses magnifiques plages de sable blond. Il y avait, là-bas, adossée à un monticule herbeux, une guinguette où l'on servait la meilleure paella de la côte Ouest. Sous l'ombrage des roseaux, on honorait ce plat typique et alléchant en oubliant les tracas de la ville. Le sirocco arrivait par rafales qui allaient mourir dans le bleu de la mer et cette torpeur, accentuée par la digestion, nous poussait parfois à nous abandonner aux bras de Morphée, juste en face du restaurant, sous l'ombre de quelques palmiers agités par les vents chauds.

Fouka-Ville, sa rue des moulins, sa placette et son café bondé les dimanches matin… J'y ai habité quelque temps et pour m'y rendre, je prenais, chaque soir, le car de la TPSM qui garait rue de la Liberté, en face du cinéma Triomphe. C'était un voyage coloré qui, malgré sa répétition quotidienne, offrait des paysages léchés par les couchers de soleil flamboyants que l'on ne se lassait jamais d'admirer…Comment oublier Fouka-Marine et ses nombreux restaurants aux terrasses ouvertes aux quatre vents. La plage, bourrée d'oursins, n'était pas très fréquentée et les clients y étaient peu nombreux. Quelques couples, les cheveux dans le vent et les yeux dans les yeux, se disaient les mots que répètent les amoureux depuis la nuit des temps. Mots emportés par les courants du large et qui seront, un jour, de vieux souvenirs jaunis par le temps. Quand, les tempes grisonnantes et les genoux flageolants, des septuagénaires romantiques tireront, d'un vieux carton ébréché, des photos qui diront les folles passions de la jeunesse…

Par Maâmar Farah
farahmadaure@gmail.com

Bou-Ismaïl… J'ai eu les larmes aux yeux en longeant sa promenade abandonnée et qui fut un joyau que l'on ne peut oublier. Des odeurs pestilentielles montent de partout. Où sont les familles endimanchées défilant à travers ce long boulevard élégant ? Où sont les restaurants typiques sentant bon les effluves de la soupe de poisson et de la bisque de crevettes ? Où est la joie de vivre ? Comment cette douceur et cette sérénité que tu as vécues du temps de la «dictature» peuvent-elles se transformer en puanteur et en mocheté à l'heure de la «démocratie » et des coffres de la République pleins de dollars ? Pleure, mon Sahel et noie tes larmes dans l'eau de la Méditerranée… Il n'y a plus rien ! Seules les gueules des nouveaux riches, des faux nobles et des vrais imbéciles traînent comme un soir maudit sur les carrefours où clignotent, comme un signal de détresse, le vert et le rouge. Couleurs d'une Révolution trahie.

M. F.

Le Soir sur Internet :
http:www.lesoirdalgerie.com
E-mail : info@lesoirdalgerie.com

POUSSE AVEC EUX !

Par Hakim Laâlam

hlaalam@gmail.com
@hakimlaalam

Tiens ! Soudain-Tout à coup, la météo ne serait plus favorable ?

Dans le cadre des mesures d'austérité et conformément aux recommandations du gouvernement en matière de lutte contre la crise, retour anticipé…

… à Alger de la délégation olympique algérienne. Bravo les p'tits !

Et là, aujourd'hui, alors qu'il fait beau, que le ciel est bleu azur, on vient nous dire qu'il faut prendre très au sérieux les alertes, les alarmes, les warning de la Banque mondiale qui affirme dans son dernier rapport que «l'Algérie, en 2018, va subir de plein fouet les conséquences de la baisse drastique de ces réserves de change» ? M'enfin ! Le fouet, nous l'avons sorti du placard à fouets et à balais depuis des lustres ! La menace de banqueroute, nous l'avons affichée sur la devanture de cette chronique depuis des années, déjà, nous faisant traiter au passage d'«oiseaux de mauvais augure» de «pessimistes voulant pousser tout le pays à la dépression et au suicide » ou encore de «salauds à la solde de la main, du pied et du reste du corps de l'étranger maléfique et malfaisant ». Alors, les cocos, les présentateurs de météo tout le temps belle et calme, il est où votre optimisme béat et jouissif ? Pourquoi soudain ce jaune cireux sur votre visage naguère bronzé et reposé ? Allons ! Allons ! Que peut-il nous arriver, à nous peuple «élu» ? Rien, bien sûr ! Nous avons la Sainte Baraka. Même les oiseaux porteurs de maladies graves évitent et contournent notre espace. Les nuages radioactifs s'arrêtent pile net à nos frontières, s'excusent de toutes leurs mauvaises molécules contrites de s'être approchées d'aussi près et décampent vers d'autres cieux moins bénis que les nôtres. Je ne suis pas d'accord avec ce défaitisme malsain et surtout subit. Il suffit juste de continuer à croire en notre belle étoile. Celle que vous brandissiez à notre figure tout le temps. Il suffit de bourrer nos poches de talismans, de H'rouz et autres pattes de lapin hallal, et vous verrez. Tout se passera comme vous nous l'avez toujours promis. C'est-à-dire très bien, plus que bien et au-delà même du bien dans ce pays où nous avons encore cette chance inouïe de pouvoir fumer du thé pour rester éveillés à notre cauchemar qui continue.

H. L.